

LES CONTRAINTES ESTHÉTIQUES DE L'ÉTHIQUE

En intitulant son principal ouvrage synthétique, *Du Vrai, du Beau, du Bien*, qu'il publia en 1845, avant de le remanier en 1853, et dans lequel il reprenait des idées déjà émises dans un cours professé en 1818, un an après sa rencontre avec Hegel, Victor Cousin mettait en rapport, à la lumière d'un éclectisme naissant teinté d'hégélianisme, les affinités qui, d'après le Socrate de Platon, existaient entre les divers aspects de la préoccupation philosophique, notamment ceux qui ont trait à la découverte du réel, à la formalisation sensible de l'intelligible et à l'exercice de la vertu. À vrai dire, l'ensemble de ces valeurs avait été déjà repéré et mis en évidence dans un ordre analogue, inspiré, lui aussi, de l'antiquité classique et tardive, par François Thurot, de vingt-quatre ans l'aîné de Victor Cousin, et dont il m'est arrivé de qualifier la pensée de *premier éclectisme*. On ne peut cependant méconnaître que, parmi les nombreux élèves de Cousin, ce fut Pétros Braïlas-Arménis, à qui j'ai dédié nombre de travaux, qui édifia un système éclectique complet conforme aux options préférées du Maître, en affichant une originalité remarquable, et tout en maintenant le rapport étroit établi entre les trois valeurs mentionnées, à la faveur des considérations conjointes platoniciennes, aristotéliennes et néoplatoniciennes.

1. Or qu'entend-on au juste par le terme de *valeur* ? *A priori*, tout le monde s'accorde pour reconnaître à la notion que ce terme évoque le sens d'un certain centre d'intérêt ou pôle d'attraction vers lequel la conscience est attirée. Mais le consensus général s'arrête là; car, on le sait, la dispute fondamentale a pour objet la nature, partant la source d'où jaillissent les valeurs: sont-elles éternelles, telles les idées platoniciennes, par conséquent existent-elles objectivement, donc indépendamment de la conscience qui y est portée, ou bien sont-elles un produit de la subjectivité? J'ai consacré à cette question plusieurs de mes recherches en essayant de dépasser, à ma façon, les différents conflits entre objectivismes et subjectivismes en la matière, non sans recourir toutefois à la notion primordiale, certes, mais accessoire, voire auxiliaire en l'occurrence, d'intentionnalité de la conscience, dans une acception non point quasiment passive évoquant celle, husserlienne, d'entrepôt de contenus rassemblés au fur et à mesure d'expériences accumulées dans la conscience, mais plutôt active, d'*intention*, de *dessein*, au sens bergsonien, dynamique, du terme.

L'éventualité d'accéder à une solution de l'opposition entre objectivismes et subjectivismes est alors, pour ainsi dire, entrevue dès qu'une valeur est censée représenter une aspiration authentique de la conscience, *objectivée*, c'est-à-dire *projetée* hors de celle-ci, dans le domaine de la réalité objective où elle a la possibilité de se réaliser. La valeur atteint ainsi le statut d'objectivité, renforcé par le statut d'intersubjectivité que lui confère l'assentiment des autres consciences. Quant à l'action de la valeur par rapport à l'activité de la conscience, j'évoquerai l'exemple, tiré de la physique, notamment de l'acoustique, à savoir celui d'une source sonore qui se rapproche ou s'éloigne d'un observateur: au fur et à mesure qu'elle s'en rapproche à une vitesse constante, le son qu'elle émet devient plus fort



et surtout plus aigu, pour s'affaiblir et s'aggraver dès qu'elle s'en éloigne. Il en va des valeurs objectivées tout comme des sources sonores que je viens de mentionner.

2. Pour ma part, je me suis penché, dans divers ouvrages, sur la valeur du vrai en suggérant successivement ses multiples variantes ou ses divergences sémantiques et épistémologiques. Laissant de côté cet aspect de la trilogie axiologique, je m'attarderai sur un sujet qui met en lumière les innombrables facettes grâce auxquelles la valeur du bien rejoint celle du beau. Pour être plus méthodique, je ferai un choix parmi les catégories éthiques et les catégories esthétiques qui sont les plus compatibles entre elles. Par *catégories* en général j'entends des qualités ou, plus précisément, des qualifications qui peuvent être attribuées à tel ou tel objet de jugement de valeur, qu'il s'agisse d'un jugement appliqué à une valeur esthétique ou morale. D'emblée, en matière d'esthétique, et en raison de ce qui précède, l'acceptation kantienne du jugement de goût réfléchissant en tant que jugement de sentiment aussi bien qu'en tant que sentiment de jugement se trouve sinon dépassée, du moins mise entre parenthèses, car il ne s'agit plus d'un pur sentiment, mais de l'objectivation d'une intentionnalité précise de la conscience qui va à la rencontre d'un objet à sa convenance ou, plus exactement, celui de son choix.

Quant à la notion de catégorie, elle peut concerner aussi bien le domaine de l'esthétique que celui de la morale pour désigner, outre une qualité appliquée à une valeur, le moyen, partant la forme, donc l'instrument approprié par lequel cette qualité fait l'objet d'une appréciation, intellectualisée afin d'être mieux rationalisée. Il est indéniable que la catégorisation de la typologie des comportements humains suit quasiment les mêmes critères et que tout comportement humain, comme toute œuvre d'art, est strictement unique. Ceci cependant ne signifie guère qu'il n'obéit pas à des règles, même s'il peut s'en éloigner à titre d'exception, tout en s'y référant, d'où la légitimité de sa catégorisation; autrement dit, de son classement dans un groupe de qualifications particulières dont chacune désigne un caractère propre reconnu ou un degré de moralité attribué à un comportement donné. Désormais le problème ne se pose plus de définir les conditions dans lesquelles le beau pourrait se concrétiser sous les auspices du bien. Il s'agit manifestement d'un *axiome*. Au contraire, et inversement, il serait souhaitable de définir les conditions dans lesquelles le bien s'accomplirait conformément au beau, ce qui ne constituerait qu'un simple *postulat*, mais un postulat *catégorique* qui rehausse l'importance du comportement en cause.

Arrivé à l'âge de raison, Héraclès eut à choisir entre les chemins de la vertu et du vice. Devant cette irréductibilité il opta, sans hésiter, pour le premier. Aristote, quant à lui, semble être moins excessif et plus indulgent quand il parle de la catégorie esthétique du *risible* qu'il qualifie de «laideur anodine et non destructrice», entendant par là qu'il ne cause aucun mal, même s'il est destiné à souligner un trait défectueux d'un mot, d'une personne ou d'une situation, ne serait-ce que par exagération. On peut toujours agir selon la règle imposée par une éthique rigoureuse si l'on tient compte des prescriptions du bon goût. Il suffit de suivre, à côté de la règle morale, les règles de la *petteia* des anciens, à savoir de la «stratégie» ou de l'art de pressentir et d'appliquer, de la manière la plus appropriée, aux situations particulières, les procédés prévus dans le but d'obtenir un résultat positif.

La ligne de démarcation entre la vertu et le vice, entre le bien et le mal est, sans conteste, radicalement absolue, tout comme les domaines qu'elle sépare et délimite. Elle tolère toutefois des osmose à partir du secteur esthétique et à l'intérieur du secteur éthique toutes les fois qu'il est besoin d'accentuer la gravité de ce dernier. Non parce que le bien en soi admet quelque gradation, mais parce que son intensification, en raison de la présence d'un contingent d'ordre esthétique en son sein, témoigne de l'éventualité des chances qui

se présentent à lui de prévaloir dans les conditions les meilleures. Cette éventualité atteint même le niveau d'une réelle nécessité, voire d'une obligation de la part des consciences engagées dans la promotion culturelle des sociétés. Il importe, dans ce cas, que le bien soit assuré avec finesse et élégance, qualités propres par excellence du grand art.

3. En se référant à ce dernier, on ne peut omettre de mentionner les systèmes des catégories esthétiques qui les illustrent et qui les mettent en valeur d'une manière ou d'une autre. À la bipolarité bien-mal correspondrait *apparemment* la bipolarité beau-laid. À la suite de Burke, Kant essaya de transgresser l'idée du beau vers celle du *sublime*, alors que Schopenhauer en conçut une dépréciation possible en introduisant par interpolation dans cette bipolarité la catégorie du *joli*. Le coup d'envoi avait été donné et les catégories esthétiques distinctes ont depuis foisonné. Charles Lalo allait imaginer un système où les catégories esthétiques «normales» atteindraient, sous d'autres dénominations, des degrés d'excellence, pour se dégrader par la suite sous de nouvelles appellations, en s'avilissant (par ex. beau, sublime, comique). Enfin, Étienne Souriau établirait ce qu'il appelait «la roue des catégories esthétiques», toutefois encore bipolaire, dont le rayons représenteraient des catégories descendant jusqu'à celle du laid, puis remontant jusqu'à celle du beau. En fait, le schéma impliqué, loin d'être nettement circulaire, rappellerait plutôt une figure composée, plutôt convexe. Quant au système effectivement circulaire que j'ai essayé de mettre au point, il suppose que toutes les catégories esthétiques jouissent d'une isonomie entre elles tout en étant des expressions du beau, situé au centre d'où il rayonne vers la périphérie (y compris vers le laid en tant que sa négation apparente et occasionnelle), et qu'elles sont subsumables sous des ensembles (qui peuvent, d'ailleurs, s'entrepénétrer), sans pour autant les démunir de leur autonomie ontologique, épistémologique et axiologique ni de leur statut isonomique.

4. Néanmoins, la collaboration de l'éthique et de l'esthétique, à condition de se manifester à un niveau élevé, celui de la promotion de l'éducation tout court et de l'éducation culturelle en particulier, exige le recours à certaines catégories esthétiques privilégiées qui, malgré l'isonomie qui les qualifie parmi toutes les autres et les exigences d'une esthétique libérale et tolérante, jouissent de l'avantage d'avoir été longtemps éprouvées à titre de critères dans la vie culturelle. C'est dans le même ordre d'idées que le dogmatisme du Platon de la *République*, fidèle à l'enseignement de Damon qui préconisait l'enseignement de formes musicales propices à inculquer le courage aux jeunes, sous peine d'assister, autrement, à la destabilisation des cités, se mue en pragmatisme dans les *Lois* où seules les formes musicales classiques sont retenues comme étant valables. Les sociétés originairement qualifiées d'inférieures, puis, tour à tour, de primitives, et d'archaïques; et leur mentalité, plus récemment qualifiée de sauvage, ont mis des millénaires à évoluer du point de vue culturel, notamment artistique, et nombre d'entre elles demeurent encore stationnaires. Plus ou moins stationnaires demeurent aussi les résidus de la culture archaïque des sociétés évoluées, sous l'aspect des produits de leur folklore. Malgré le respect dû à leur prétendue ancienneté et à leur permanence, ces produits ne sont plus que des reproductions artisanales et non point des créations artistiques, des œuvres d'art.

La différence entre production artisanale et création artistique est capitale et évidente. La première se borne à imiter plus ou moins des modèles simples facilement réceptibles et facilement reproductibles. La seconde suppose le dépassement de formes auparavant achevées, grâce à une lutte souvent acharnée contre une matière brute, dont l'issue heureuse n'est pas toujours garantie, et qui exige une préparation technique difficilement acquise et à toute épreuve. C'est ainsi que les créations des anciens maîtres ont mérité la qua-

lification de «grand art» par opposition à celle d'«art futile», convenant à la multitude de produits ou échantillons sans valeur qui inondent nos marchés «artistiques» ainsi appelés par euphémisme. «Inondation» n'est pas un vain mot à l'ère de la publicité et de l'affiche sous toutes ses formes. L'affiche fut une surprise révolutionnaire agréable émanant de l'atelier de Toulouse-Lautrec. En revanche, elle submerge, de nos jours, par sa banalité, les regards des passants dans les rues et des spectateurs sur leurs petits écrans, qu'accompagnent, souvent, des slogans et même des fragments musicaux percutants, mais de goût incertain, voire douteux, dans le seul but d'impressionner le «grand public», naïf et influençable; et ce, sans égards pour la minorité cultivée qui en pâtit et cherche la cause de cette véritable dégénérescence; une véritable déchéance qui n'a, heureusement, rien de commun avec celle qu'évoquait l'appellation injuste, de triste mémoire, «art décadent» (*entartete Kunst*) des années '30, indûment attribuée à la peinture expressionniste et à la musique d'avant-garde allemandes.

5. Il n'est d'autre réponse à cette question que l'attrait du gain commercial: il faut faire naître chez le «grand public» l'engouement, voire le désir, de tel produit industriel accessible à prix réduit, facile à utiliser, attrayant de surcroît (n'oublions pas le principe de l'esthétique industrielle des années '60: «la laideur se vend mal»), et avec la promesse d'une satisfaction à longue échéance..., néanmoins limitée jusqu'au lancement du modèle ultérieur. Tout concourt ainsi à renforcer la toute-puissance des circuits commerciaux, voire la promotion de talents de valeur artistique pour le moins contestable, mais révélée lucrative grâce au soutien d'autres qualités, anesthésiques, celles-là, largement exhibées et constamment entretenues par une publicité savamment organisée. À une époque où les techniques poussées de reproduction permettent à tout un chacun de se constituer, selon la formule, devenue classique, d'André Malraux, un «musée imaginaire», les célébrités éphémères collectionnent les disques de platine en se partageant inégalement (cela va sans dire) des gains exorbitants avec les industries du disque, aussi vite dilapidés qu'obtenus.

Et n'oublions pas de mentionner, dans cette même perspective, les élus des clubs sportifs. Ces derniers tirent également profit des capacités, réelles ou prétendues, de leurs vedettes, vendues et revendues, après maintes transactions, à des prix fabuleux et même irritants. Je dois citer ici le cas récent, très révélateur, du scandale causé en Grèce par la publication d'un livre d'histoire contemporaine du pays, destiné aux élèves de première du primaire. Outre les erreurs historiques inacceptables dont l'ouvrage fourmillait et au sujet desquelles l'Académie d'Athènes avait été sollicitée de statuer (son jugement, très objectif, fut sans appel et le livre fut retiré des établissements scolaires), je fus, éventuellement, seul à être particulièrement choqué par le contenu vicié des deux derniers chapitres censés traiter exclusivement de la soi-disant culture contemporaine et respectivement intitulés «La chanson grecque» («légère», cela s'entend) et «Le foot grec», avec mention, respectivement, de deux chansonniers et de deux clubs. On se rend, dès lors, compte des intérêts et des enjeux, pour le moins illicites, qui se profilent derrière ces formules, tout comme des pseudo-valeurs culturelles promues, elles, aux dépens des jeunes générations.

6. Disciple d'Aristote dès son adolescence, Alexandre le Grand avait comme livre de chevet l'*Illiade* d'Homère, Achille lui servant de modèle. De quel calibre peuvent être les modèles de nos jeunes? Au XXI^e siècle, confronté à la même alternative, Hercule aurait bien du mal à opter pour le chemin de la vertu, tant les tentations du chemin opposé lui paraîtraient attrayantes et prometteuses en raison des «récompenses» qu'elles seraient susceptibles d'entraîner. Partisans du moindre effort, la plupart des jeunes se reconnaissent en les personnes des stars de la chanson et des vedettes du sport, modèles de choix à

imiter pour réussir. Rares sont ceux qui s'engagent volontairement sur le vieux chemin, réputé rocailleux, qui conduit au véritable succès bien mérité et, surtout, durable. C'est par le bon exemple, sous forme d'exercice, que l'on prend l'habitude de se conduire de manière vertueuse et, de surcroît, de manière élégante et gracieuse. Grâce et élégance abondent dans la nature et Ménandre fait de la grâce, qui représente un mouvement à trajectoire prévisible, la qualité majeure de l'être humain. Quant à l'élégance, symbolisée par la délicatesse et la pureté de la ligne, elle est jugée, déjà au sujet d'une démonstration en mathématiques, comme la qualité principale du raisonnement humain. Et le grand art, objet de création et de contemplation, est l'exemple par excellence à travers lequel l'apprentissage du comportement à la fois correct et finement élaboré se réalise.

Savoir repérer, discerner et évaluer, parmi les diverses manifestations du beau que sont les catégories esthétiques qui leur sont attribuées, celles qui s'accordent inévitablement avec une attitude précise projetée, s'avère le meilleur enseignement éthique. Une véritable culture est inconcevable sans l'outillage indispensable que désignent ces catégories pour aborder le grand art dans toutes ses expressions et en jouir largement dans la vie pratique. C'est dans cette perspective que l'on peut légitimement, à côté des contraintes éthiques à l'intérieur de la liberté existentielle de l'homme, sur laquelle des pages exquis furent écrites, et qui m'ont profondément inspiré, faire état des contraintes esthétiques de l'éthique à l'intérieur de la liberté de l'art.

La liberté de l'expression artistique se manifeste, en réalité, à travers des règles rigoureusement établies et suivies, telles les règles qui définissent la structure d'une fugue musicale au sein de laquelle le compositeur est libre de procéder à toute sorte d'inventions, pourvu que cette structure fondamentale soit scrupuleusement respectée. La forme de la fugue n'est que l'aboutissement génial d'une série de tentatives contrapuntiques réussies. Pareillement, les règles du comportement définissant la *praxis* précise résultent, après coup, d'une expérience répétée, au cours de laquelle grâce, élégance et autres qualités et catégories esthétiques correspondantes, devenues familières aux consciences humaines à cause de leur accoutumance culturelle, même tardive, avec le grand art et sa problématique, contribuent, à titre définitif, à l'esthétisation de l'éthique. Le problème majeur consiste désormais à redresser une situation actuelle déplorable où la valeur du beau se trouve déformée et dégradée au nom de l'intérêt immédiat, donc au détriment de l'intégrité de l'univers axiologique envisagé dans son ensemble et à restaurer un ordre dangereusement troublé pour la survie de nos sociétés contemporaines, ainsi que le vieux Démon le dénonçait, il y a environ vingt-cinq siècles. Si l'on a affaire à une image du futur de nos sociétés présagée par l'idéologie de la mondialisation, qui, comme toutes les idéologies ne serait qu'un vêtement ayant de l'allure, mais dissimulant un corps couvert de plaies, alors il ne reste désormais qu'une solution à appliquer à son égard: la bannir aussi vigoureusement que possible en évitant par tous les moyens de tomber dans le piège de ses attraits éventuels. La restitution de l'équilibre des valeurs du vrai, du beau et du bien demeure pour l'homme de nos jours un devoir continu et absolu.

* * *

Vivre en beauté semble avoir toujours été l'adage librement choisi et suivi par les philosophes de la liberté que furent Aristote, les Épicuriens, de nombreux Pères de l'Église, Descartes ou Kant, pour ne citer qu'eux. Leurs analyses de ces notions (je dirais plutôt: de ces valeurs) ne font que valider une axiologie diachronique fondée sur elles par une option cardinale. Aussi, cette validation se traduit-elle par une hiérarchie bien équilibrée des valeurs pensées qui ne font que traduire, à leur tour, et de manière authentique, des va-

leurs effectivement vécues dont l'évidence se solde par la sagesse d'une *ataraxie* acquise aux frais de mainte expérience douloureuse, mais qui se voit confirmer en raison d'une satisfaction permanente à la suite de performances créatives. Ajoutons aux divers plaisirs procurés par le fait de *vivre et créer en beauté*, qui n'est pas si éloigné qu'il paraît de prime abord de la conception platonicienne d'«enfanter dans la beauté», celui non moins appréciable de savoir s'attirer l'amitié constante et dévouée de personnes de toute provenance, grâce à une ouverture d'esprit, à une familiarité spontanée, à une dignité et à un sens de l'honneur, qualités inestimables chez un homme commun, mais capitales chez des philosophes de leur mérite. On est forcé d'admirer la profondeur de leur jugement, comme la sagacité de leur goût. Méthodiques dans leurs méditations en tous genres, ils excellèrent également dans leurs préférences culturelles qu'ils surent hiérarchiser en dégustateurs avertis des bienfaits de la nature et de l'art. Ils furent, si j'ose dire, des modèles de philosophes décents, pudiques même, mais sûrs d'eux-mêmes par la valeur que les autres leur reconnaissaient, tout en demeurant inébranlables dans leur confiance en l'homme, source inépuisable et simultanément consommateur infatigable et inassouvi de valeurs, ne seraient-ce que transcendantes ou, tout au moins, transcendantales; de valeurs qui assurent un bien-être à côté d'un bien-agir, mais en beauté.

E. MOUTSOPOULOS
 (Athènes)

